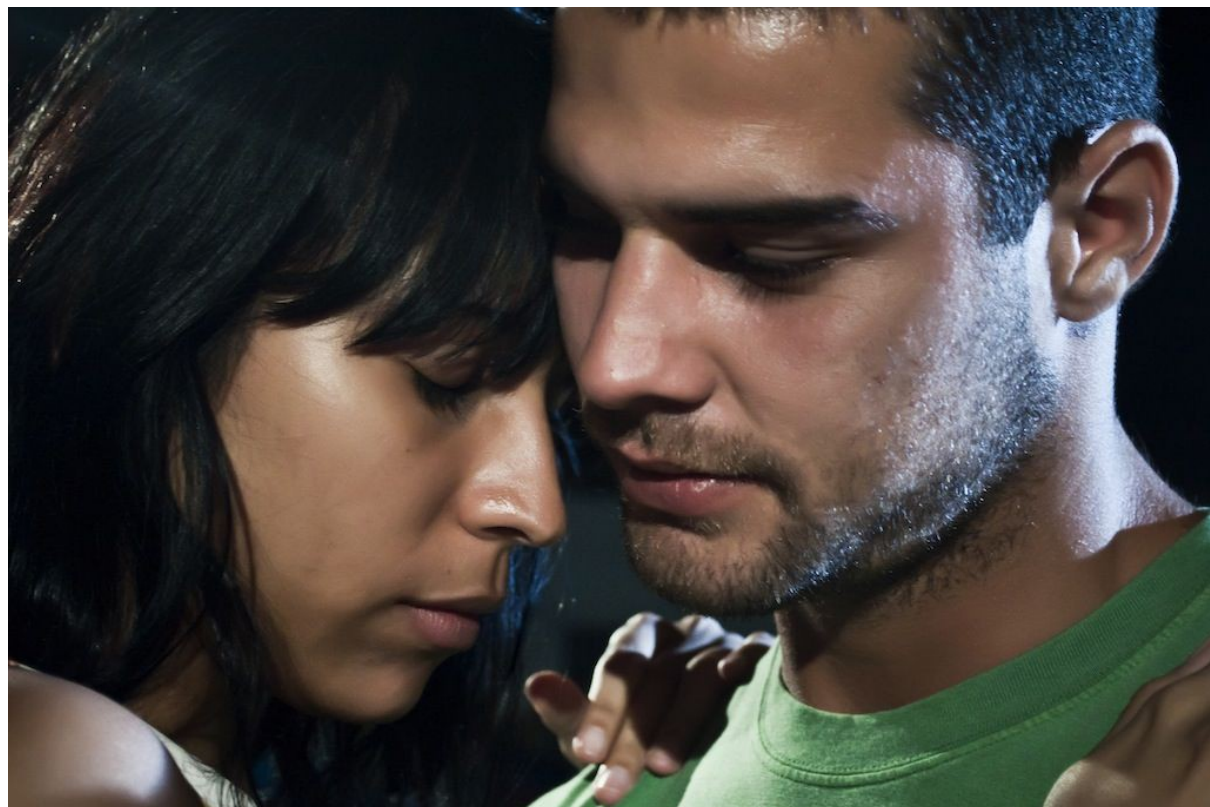


Dossier de presse trigon-film

MELAZA

Un film de Carlos Lechuga
Cuba, 2012



DISTRIBUTION

trigon-film
Limmatauweg 9
5408 Ennetbaden
Tél: 056 430 12 30
Fax: 056 430 12 31
info@trigon-film.org
www.trigon-film.org

CONTACT MEDIAS

Martial Knaebel
079 438 65 13
romandie@trigon-film.org

MATERIEL PHOTOGRAPHIQUE

www.trigon-film.org

FICHE TECHNIQUE

Réalisation	Carlos Lechuga
Scénario	Carlos Lechuga
Image	Ernesto Calzado, Luis Franco Brantley
Décors	Alain Ortiz
Montage	Luis Ernesto Doñas
Son	Rubén Valdés
Musique originale	Jesús Cruz
Costumes	Alicia Artega
Production	Claudia Calviño, Inti Herrera
Langue	espagnol a/f
Durée	80 minutes

FICHE ARTISTIQUE

Yuliet Cruz	Mónica
Armando Miguel Gómez	Aldo
Luis Antonio Gotti	Márquez
Ana Gloria Buduén	Granma
Carolina Márquez	Hija
Yaité Ruiz	Yamilé
Augusto Posso	Polizist
Jorge Caballero	Danilo
Enithzabel Castellon	Alina
Doris Gutiérrez	Lita

FESTIVALS

34è Festival international du Nouveau Cinéma latino-américain, La Havane (première mondiale)
Rotterdam International Film Festival (Bright Future 2013)

SYNOPSIS

Lorsque sa sucrerie est fermée, le village de Melaza en est bouleversé, devenant presque un village fantôme. Monica y reste la seule employée et son mari, Aldo, est professeur d'éducation physique essayant d'inculquer des rudiments de natation et de sens patriotique à une poignée de gamins et de gamines. Le jeune couple lutte pour son quotidien, à la recherche d'expédients pour joindre les deux bouts. Une seule chose est sûre dans ce Cuba loin de la capitale: leur amour l'un pour l'autre.

RESUME DU FILM

Aldo et Monica partagent leur maisonnette avec la fille et la mère de cette dernière. Trop peu de place pour une intimité. Son amour, le couple l'exprime alors dans une halle de l'usine désaffectée où Monica travaille. Elle y est d'ailleurs la dernière employée, car cette raffinerie de sucre est fermée depuis longtemps. Monica passe ainsi ses journées à inspecter des machines obsolètes, rouillées, pour ensuite téléphoner son rapport à une centrale anonyme. De temps en temps, elle s'en va dans les champs de canne à sucre, récupérer des paquets de journaux officiels du parti qu'un hélicoptère balance sans même se poser. De toute façon, plus personne ne les lit...

Aldo est instituteur à l'école du village encore fréquentée par une poignée d'enfants en uniforme de pionnier. Il essaie de leur inculquer quelques notions de natation dans une piscine à sec, de leur apprendre des rudiments du combat pour la défense patriotique d'une révolution à laquelle plus personne ne croit vraiment.

Leurs deux salaires ne suffisent pas pour vivre, même dans ce village. Nos deux héros usent d'expédients pour joindre les deux bouts. Ainsi, ils cèdent leur chambre à une amie, qui y invite ses conquêtes d'un soir, pour quelques heures et quelques pesos. Mais la police les surprend et leur inflige une amende salée. Voilà Aldo et Monica dans une mélasse encore plus grande! Où trouver cet argent pour ne pas être expulsés? Aldo propose des cours privés d'anglais à ses élèves – personne ne vient. Il s'essaie au trafic de viande, sévèrement puni à Cuba, sans plus de succès. Il reste les charmes de Monica...

Melaza est une chronique douce-amère d'un Cuba qu'on connaît si peu, celui des campagnes, loin de la capitale bruyante. La situation n'y est pas brillante, pourtant Lechuga, sans cacher le tragique de la situation du couple, le désamorce par une mise en scène légère, souvent surprenante et dotée d'un humour caustique typiquement cubain.

BIOFILMOGRAPHIE DU REALISATEUR

Carlos Lechuga fit d'abord des études de réalisateur à l'académie d'art pour ensuite se spécialiser dans l'écriture de scénario à l'Ecole internationale de cinéma et de télévision de San Antonio de los Baños. Il a réalisé plusieurs courts-métrages dont *Los bañistas* (Les baigneurs) et *Cuca y el pollo* (Cuca et le coq), primés aussi bien à La Havane qu'à l'étranger. Il a depuis signé les scénarios de quatre long métrages : *Club Havana*, *Elo edén perditdo*, *Penumbras* et *En fin, el mal. Melaza*, dont il est aussi le scénariste, est son premier long métrage en tant que réalisateur. Il fut présenté en première mondiale à Rotterdam et a, depuis, récolté de nombreuses récompenses à l'étranger.

Filmographie

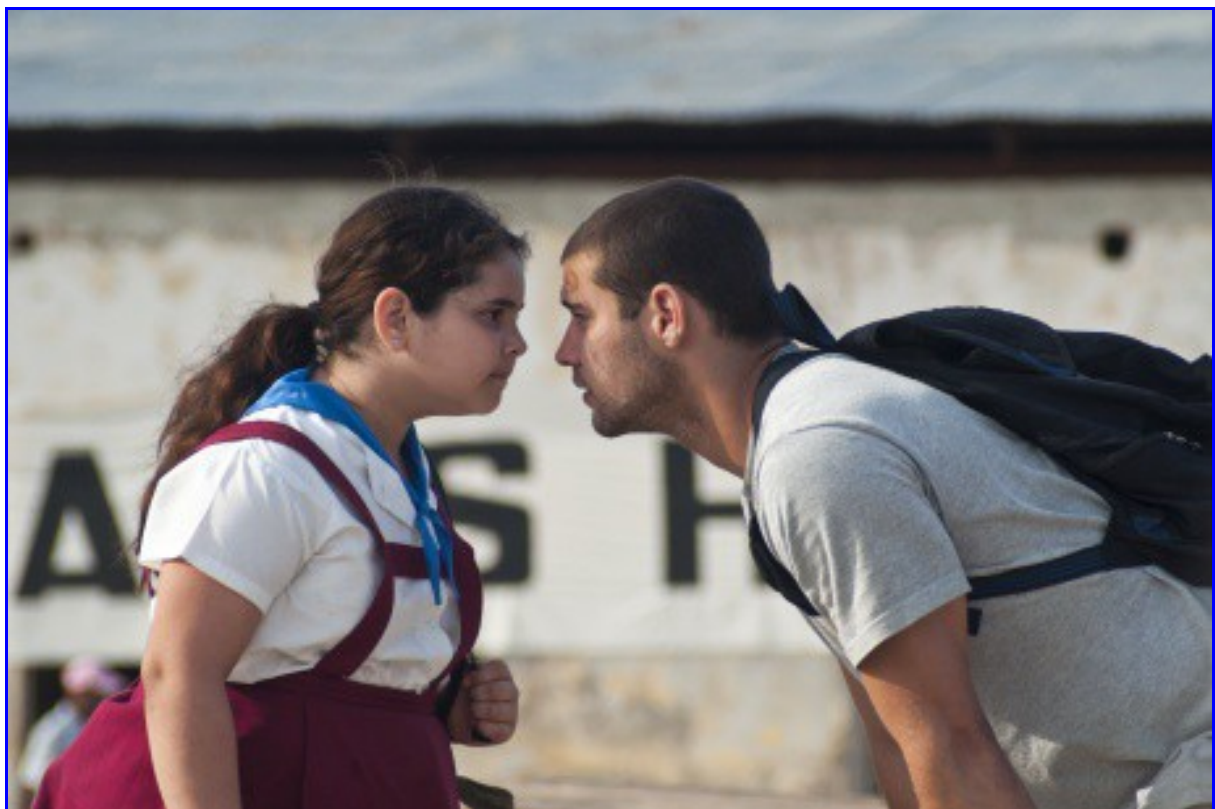
- 2013 *Melaza*
- 2011 *Planeta Cerquillo* (court-métrage)
- 2010 *Los bañistas* (court-métrage)
- 2008 *F for Favor* (court-métrage)
- 2006 *Cuca y el pollo* (court-métrage)



COMMENTAIRES DU RÉALISATEUR

Avec Melaza, c'est le défi de représenter la réalité cubaine qui m'attirait le plus, comment je la vois et la vit dans le quotidien. Je voulais raconter depuis mon propre point de vue ce qui me paraissait naturel, sincère et humain, loin de toute exagération. On pourrait aussi dire que je raconte une histoire d'amour en temps de crise. Je suis un couple qui doit apprendre à laisser de côté son intégrité pour survivre. Un couple qui cherche des solutions pour rester uni, mais que tout contribue à séparer. J'essaie d'observer tout cela d'un regard neutre et de découvrir petit à petit de nouveaux éléments que je livre au compte-goutte afin que le spectateur ne puisse pas juger mes personnages, mais doive vivre à leurs côtés. Comme si la main de Dieu nous avait déposés dans le village de Melaza. C'est une invitation à connaître et à partager le quotidien de Monsieur Tout-le-monde à Cuba.

Alors que j'étais occupé à finir le film, j'ai réalisé que j'avais raconté une histoire d'amour qui laissait un léger arrière-goût d'optimisme dans la bouche, qui peut aussi être amer comme peut l'être la mélasse. L'amertume d'une tragédie qui se déroule sous les Tropiques, sous un soleil éclatant, avec quelques cannes à sucre encore vertes et deux amoureux se soutiennent l'un l'autre face au pire.



CUBA LOIN DE LA HAVANE

Pauvre Cuba! Toujours cette joie de vivre malgré tout. L'île où on danse, rince les problèmes avec un rhum ou les chasse d'une bonne blague pour attendre joyeusement un meilleur futur. Jusqu'alors, on se laissait tranquillement bringuebaler dans une antiquité à travers le temps qui s'était arrêté un jour. Ce Cuba est reproduit partout et sans fin dans le monde, comme si c'était un beau rêve. Ce Cuba est une projection, du cinéma dans nos têtes. Pas vraiment un mensonge, mais pesant. Aucun cliché n'est plus vrai, uniquement parce qu'on le répète sans cesse.

Au cinéma

La vraie vie à Cuba n'est pas comme-ci ou comme-ça, mais autrement. Le monde n'a pas d'image de la plupart des lieux sur cette île parce qu'il n'existe aucune image. Par exemple, Quivicán, Sibanicú, Manatí, Yaguajay, Yara. Des lieux aux noms beaux. Mais qui y va? Là, rien ne se passe et il n'y a presque rien à part une chose: beaucoup de Cuba. Ces endroits ont quelque chose de commun avec beaucoup d'autres: une usine de sucre qui, depuis des années, est "provisoirement désactivée" ou désaffectée pour toujours. La plupart de ces usines sont monstrueusement grandes, rouillées et délabrées, beaucoup démembrées jusqu'aux boulons, elles sont étendues dans l'herbe envahissante comme des cadavres industriels désossés. Il n'y a que les cheminées à être encore debout. On les rencontre partout à Cuba, les voyant de loin, isolées et solitaires, s'élevant dans le ciel. Elles font office de point d'exclamation qui préviennent: attention, ici, pas de futur.

Dans le passé, ces villages vivaient du sucre. Les gens travaillaient à l'usine de sucre, dans ses bureaux ou dans les champs de canne à sucre. Maisons, ateliers, magasins, écoles, bars, tout appartenait à la «Central Azucarero» ou à «Ingenio», comme on appelait aussi les centrales sucrières dans les Caraïbes. En 1991, plus de 150 usines broyaient et traitaient la canne à sucre à Cuba. Aujourd'hui, il y a bien 40 vieux colosses qui fonctionnent encore, plutôt mal que bien. Celle qui fut une fois la nation plus grande exportatrice du monde, doit importer du sucre.

Que reste-t-il lorsque les machines s'arrêtent dans une usine sucrière? La vie s'arrête, le quotidien devient pesant, désolé et dur. On lutte pour chaque peso, la joie de vivre meurt et même l'humour noir, une des stratégies cubaines de survie les plus efficaces, est perdu. Cette fermeture totale de leur vie représente un trauma pour les gens. L'Etat les envoie dans des écoles du soir, pour étudier des matières qu'ils ne peuvent pas utiliser dans leur village. "La Révolution" leur promet, comme depuis les 55 dernières années, un meilleur futur.

Jamais aussi proche de Cuba depuis longtemps

C'est ce drame que montre *Melaza*, le premier film du Cubain trentenaire Carlos Lechuga. Le réalisateur et scénariste abandonne tous les clichés et les stéréotypes - et s'approche du vrai Cuba, dégrisant justement à cause de cela, comme aucun film des dernières années.

Courage, relève la tête! *Melaza* signifie mélasse et c'est ce qui reste des cannes à sucres moulues, un sirop au goût de miel, brun sombre et épais. *Melaza*, c'est aussi le village où se situe le film de Lechuga, déjà plusieurs fois récompensé. Et la vie y est aussi difficile que la sauce, qui ne coule plus, est poisseuse. Le jeune couple, Mónica (Yuliet Cruz) et Aldo (Armando Gómez), vit dans une maison bricolée de parois de container et de murs de pierres. Avec eux, dans cet espace exigu, la fille de Mónica, obèse, et sa mère en chaise roulante à soigner. Mónica est la seule et dernière employée qui travaille encore dans la sucrerie "provisoirement désactivée" et abandonnée. Elle doit maintenant,

comme administratrice, gérer cette usine à l'arrêt et la surveiller. Elle se lève chaque matin, met son uniforme de travail bleu nuit et s'en va vers son usine, perchée sur ses haut-talons, empruntant une rue caillouteuse, puis passant entre les champs de cannes mûres. Mónica ouvre le lourd portail de fer, pointe à l'horodateur, vérifie les machines, pompes et extracteurs, prend des notes et transmet ses chiffres à quelqu'un au téléphone d'un quelconque bureau.

Mónica met aussi à jour consciencieusement les chroniques et les pensées du jour sur le "mural". Des tableaux comme ça, il y en a dans chaque entreprise et chaque école de Cuba. Une fois par semaine, Mónica sort dans les champs pour défaire les paquets de journaux qu'un petit coucou venu de La Havane largue chaque fois là. Plus personne, dans le village, ne lit la feuille officielle "Trabajadores" (Ouvriers) et "Juventud Rebelde" (Jeunesse rebelle). Mónica empile les paquets de journaux dans un réduit.

La tête haute, sinon tu bois la tasse!

Le reste de sa journée de travail, elle écoute radio Melazal. La radio provinciale informe que, pour le début de la récolte des cannes à sucre, il n'y aurait pas, comme prévu, huit moulins en service, mais seulement deux, les six autres seraient en "réserve". De temps à autre, Aldo passe à l'usine. Mónica sort alors un matelas délabré d'un débarras, l'étend sur le sol poussiéreux de la halle des machines, étend dessus un drap propre. Ils pourront ainsi s'aimer. A la maison, ce n'est pas possible, il n'y a que deux lits pour quatre personnes. Aldo est instituteur à l'école du village, il enseigne à une demi-douzaine d'enfants. Comme dans chaque école de Cuba, les "pionniers du communisme" en uniforme d'Aldo commencent la journée en chantant l'hymne national. L'enseignement de la natation se fait au sec parce que, comme dans presque tous les bassins du Cuba réel, on ne trouve pas d'eau. En raison du manque d'eau ou parce que les conduites ou le robinet, ou les deux, sont cassés. Qu'importe. L'esprit sportif est intact.

Aldo entraîne ses nageurs secs avec son sifflet: "Relève la tête, sinon tu te noies!" Cette injonction et une image quasi géniale en disent plus que tout sur la vraie vie à Cuba, où tous rament pour garder la tête hors de l'eau. Pendant la classe de "preparación militar" Aldo apprend d'abord à ses élèves la survie (massage cardiaque) et juste après la manipulation des armes. A la fille qui met en joue en rasant le mur, le professeur: "Allez, cherche l'ennemi!"

Dur, mais chaleureux

A la maison, Mónica et Aldo sont assis, s'inquiétant de l'argent du ménage. L'argent est vite compté. Personne à Cuba ne peut vivre avec le salaire de 20 francs accordé par l'Etat, la famille de ce film non plus. Le couple cherche comment il pourrait encore gagner quelques pesos en plus. Bien qu'il loue de temps en temps la maison et le lit quelques heures à une collègue de Mónica pour qu'elle puisse gagner tranquillement ses michetons, l'argent ne suffit pas de toute façon. Et lorsque la police découvre la "location sans licence", donc illégale, qu'elle donne une amende salée et menace, en cas de récidive, de confisquer la maison, la grand-mère fait une crise. Le couple se trouve dans une détresse encore plus grande. Alors? Comment payer l'amende? Comment joindre les deux bouts?

Cette dernière question, que doivent se poser tant de gens, chaque jour, dans le Cuba existant réellement, est quasiment le fond et le cœur de Melaza. A partir d'elle, tout pousse, prolifère et s'épanouit, ce qui fait que la vie à Cuba soit si sacrément étrange: tout ce comique jusqu'au kafkaïen, cette débrouillardise, ce mentir et voler, cette délinquance quotidienne qu'on appellerait jamais comme

cela à Cuba, mais qu'on décrirait comme "résoudre les problèmes", "lutttes quotidiennes" ou "vivre et laisser vivre".

Haut les cœurs!

Aldo, Mónica et sa mère malade cherchent tout ce qui pourrait soulager leur misère. Aldo propose à ses élèves, pour cinq misérables pesos, des cours privés d'anglais, mais aucun enfant ne se montre. Il s'essaie au recel de viande de boeuf qui, dans le Cuba réel, est strictement interdit et risque jusqu'à 20 ans de prison. La fille de Mónica pousse sa grand-mère en chaise roulante à travers le village pour qu'elle puisse vendre les beignets qu'elle a fait elle-même. Mónica prend cette décision extrême de vendre son corps. Aucune exagération dramatique là-dedans, mais la réalité tout-à-fait normale à Cuba. Le soir, le couple s'assied à table, perplexe. Les deux ne savent pas comment ils pourront le lendemain trouver l'argent des rations alimentaires qu'ils devront payer le surlendemain. Au dehors, la camionnette de propagande du parti passe et appelle par haut-parleur à la prochain manifestation: "Citoyens de Melaza! Ouvriers du sucre, venez! Tous samedi au moulin! Tout le village aux côtés du chef de notre parti, pour affirmer, face aux nouveaux moyens de l'impérialisme gringo, que nous voulons défendre notre manière de vivre." Ce sont de simples scènes, parfaitement montées, qui montrent objectivement combien la Révolution et la vie à Cuba se sont éloignées l'une de l'autre. Comment le peuple et sa direction politique ont vécu ensemble pendant 55 ans et, pas une seule fois, n'ont parlé le même langage. Lechuga montre l'insensible, mais avec un regard plein d'amour pour les gens et le paysage.

La légèreté de l'amère réalité

Bien des scènes ou des images sont tout simplement idylliques. Ainsi, la petite famille, avec la grand-mère invalide, assise autour d'un pique-nique, tout dans une vaisselle en plastique, mais très propre sur une nappe. On pense alors: soit il n'y a pas de restaurant dans le village, ou ils n'ont pas d'argent pour ça, mais au moins ils sortent et sont contents. Le réveil rend alors un son aigu et Mónica dit: "Nous pouvons rentrer à la maison." Plus tard, il sera clair que la famille sort toujours de la maison pour manger. La raison en est une autre triste réalité cubaine. Somme toute, ce qui se dévoile, en apparence avec légèreté, dans ce film, c'est une amère vérité. La vie dans le pays. Sur bien des points, elle n'a rien du tout à voir avec celle de la capitale. La Havane est fiévreuse et sur bien des aspects toujours fascinante, mais aussi délabrée, sale et par-dessus tout: bruyante et bavarde. Les "Habaneros" décrivent tous les gens du pays qui ne sont pas nés à La Havane, en bloc et avec mépris, comme "Guajiros", paysans, sans éducation, sots et niais. Mais les gens de province sont pareillement cubains. Seulement, ils ne parlent pas autant que les "Habaneros", travaillent plus (pour autant qu'ils aient encore du travail). On le reconnaît même à La Havane. Aussi que les "Guajiros" sont plus décents et plus accueillants, avec un esprit prononcé pour la famille, les bons repas et l'ordre. *Melaza* le montre sans afféterie, et presque en passant

L'amour se passe de mots

Ce premier film impressionnant de Lechuga est aussi un film sur l'amour. Comment il vit et peut être vécu, lorsque c'est fermé de toute part et qu'aucune place n'est laissée aux rêves et aux envies. Ce ne sont pas seulement des problèmes économiques qui frappent cette famille patchwork typique de Cuba et de Melaza. L'homme n'a pas de place facile dans cette maison avec trois générations de femmes, où on se marche fréquemment sur les pieds. Malgré tout, il y a là beaucoup de tendresse et

d'affection. Lorsque Aldo met au lit sa belle-mère grincheuse, ou lorsque Mónica brosse les cheveux de sa fille. Dans ce film, l'amour se passe de mots. Il se montre dans les petites choses. Il les rend grandes. Et la réalité cubaine plus supportable.

© trigon-film - Niels Walter